

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

ABONNEMENT.

Saumur :
 Un an... 30 fr.
 Six mois... 16
 Trois mois... 8

Poste :
 Un an... 35 fr.
 Six mois... 18
 Trois mois... 10

On s'abonne :
 A SAUMUR,
 Chez tous les Libraires ;
 A PARIS,
 Chez DONGRELL et HULLIER,
 Place de la Bourse, 33 ;
 A EWIG,
 Rue Talibout, 40.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c.
 Réclames, —... 30
 Faits divers, —... 75

RÉSERVES SONT FAITES
 Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ;
 Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
 Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :
 A PARIS,
 Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Co,
 Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

SAUMUR,
 6 Juillet 1877.

Chronique générale.

Le conseil des ministres a tenu séance hier, dans l'après-midi, sous la présidence du Maréchal.

Des dépêches de la plus haute importance relatives à la guerre russo-turque ont été communiquées au conseil par M. le duc Decazes. Les négociations commencées entre l'Angleterre et la Porte ne seraient pas non plus étrangères à cette convocation.

On annonce pour aujourd'hui vendredi la signature du traité de commerce entre la France et l'Italie.

La circulaire de M. de Fourtou aux préfets a été tirée à trois cent mille exemplaires. Elle va être affichée dans toutes les communes de France.

Il devient de plus en plus probable que les élections législatives auront lieu dans la seconde quinzaine de septembre.

Le *Moniteur* donne des détails sur l'arrestation de MM. Ruiz Zorilla, Munoz et Lagunero. Les voici :

« A la suite de certains renseignements précis parvenus à la préfecture de police, une surveillance fut exercée, et l'on acquit bientôt la certitude que les trois personnages aujourd'hui arrêtés étaient les chefs d'une association secrète qui paraissait avoir certain caractère d'internationalité.

« Une perquisition fut ordonnée, et, devant les premiers résultats qu'elle a fournis, MM. Ruiz Zorilla, Munoz et Lagunero ont été arrêtés.

» Des armes ont été saisies, ainsi qu'une volumineuse correspondance dont, à l'heure présente, l'examen n'est pas encore terminé.

» Pour qui connaît la solidarité internationale des révolutionnaires, il n'y a rien de surprenant à ce que certaines personnalités du radicalisme français aient une part d'action et de responsabilité dans le but que poursuivaient M. Ruiz Zorilla et ses deux amis. On assure, en effet, que, parmi les pièces saisies, il en est qui sont de nature à établir cette complicité. Celle-ci a-t-elle assez de gravité pour qu'elle puisse faire comprendre telle ou telle personnalité dans les poursuites ? C'est ce que nous ne saurions dire, et il serait également imprudent de chercher à prévoir quelle décision sera prise à l'égard des trois Espagnols arrêtés.

» Hier, plusieurs journaux assuraient que le gouvernement espagnol avait demandé leur « extradition » et nous avons nous-mêmes rapporté ce bruit.

» Le ressort suffisamment de ce qui précède que cette démarche n'a pas été faite, et qu'elle ne le sera certainement pas, parce qu'elle n'a pas lieu de l'être. On n'a pas oublié que, après la Commune, le gouvernement français ne put obtenir l'extradition d'assassins et d'incendiaires parce qu'il s'agissait de délits politiques. L'extradition ne sera pas, dans l'affaire présente, demandée par le gouvernement de Madrid, et, le fait est, que notre gouvernement la refuserait.

» La justice française a le droit de poursuivre toute association secrète, tout complot ourdi sur notre territoire, alors même que les auteurs sont étrangers et n'agissent que contre un gouvernement étranger ; à plus forte raison le gouvernement, dans le cas présent, était-il en droit d'agir si, comme il paraît bien, l'association en question avait des affiliés français et visait le gouvernement français lui-même.

La correspondance Havas nous a appris que MM. Ruiz Zorilla, Munoz et Lagunero, expulsés du territoire français, ont été conduits mardi à la frontière allemande.

Ils ont dû arriver mercredi matin à Strasbourg.

Un récent arrêté du préfet des Deux-Sèvres a retiré l'autorisation accordée à l'association de la *Ligue de l'enseignement*, présidée par M. Antonin Proust. Voici le texte de cet arrêté :

« Attendu que la Société a constamment refusé, malgré les injonctions qui lui ont été faites, d'insérer dans ses statuts l'article prescrivait l'interdiction de discussions politiques ou religieuses ;

» Attendu que l'autorisation de la constitution de ladite Société n'a été donnée que sous cette réserve expresse ;

» Attendu que le catalogue de la bibliothèque se compose exclusivement d'ouvrages dits d'actualité ne se rattachant en rien à l'enseignement et dont la plupart ont un caractère politique des plus accentués ;

» Arrêtons :

» Art. 1^{er}. — L'arrêté préfectoral du 13 novembre 1869, autorisant la constitution de l'association de la Ligue de l'enseignement (association philotechnique des Deux-Sèvres), est rapporté.

» Art. 2. — M. le commissaire de police est chargé de l'exécution du présent arrêté.

» Niort, le 29 juin 1877.

» Le préfet,
 » Signé : O.-A. BLANC. »

Des scènes de désordre se sont produites à Arles, samedi dernier, à l'occasion d'un concours musical qui devait avoir lieu le lendemain dans cette ville.

Nous empruntons les détails suivants au *Citoyen*, de Marseille :

« Samedi, vers neuf heures du soir, une bande de voyous, précédée d'un corps de musique, connu sous le nom de Société philharmonique, a parcouru les principales rues, en proférant les plus grossières injures et en chantant la *Marseillaise* et le *Chant du départ* !

» Sur la place Saint-Esprit, le tumulte a

été plus grand, le bruit plus assourdissant, et en face même du café Toufany, le rendez-vous, dit-on, des réactionnaires, la musique, obéissant à une sorte de mot d'ordre, a brusquement cessé de jouer pour permettre aux brailleurs qui formaient le cortège de la pégoulade de hurler à leur aise le *Chant du départ*.

» Cette tourbe affolée s'est rendue dans la rue de l'Amphithéâtre et a chanté la *Marseillaise* sous les fenêtres entr'ouvertes du citoyen maire d'Arles, arrivé depuis peu de Versailles.

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Obéissant aux recommandations de leurs journaux et de leurs comités, les frères et amis ont beau vouloir simuler la sagesse, leur nature est plus forte que leur volonté. Même déguisés en républicains conservateurs, ils ne peuvent se dépouiller de leurs allures démagogiques.

La *Défense* rapporte cet incident de la revue du 4^{er} juillet :

« Le Maréchal venait de dépasser le bataillon de Saint-Cyr et allait se poster en face de la tribune d'honneur pour le défilé, quand tout à coup son cheval *Snapp* fit un énorme écart, bondit en avant et emporta son cavalier, en un clin d'œil, à deux cents pas de l'escorte. Il y eut dans la foule un moment d'inexprimable angoisse, la bête butait droit sur la barrière de la piste. Mais le Maréchal est cavalier de sang-froid et de rare énergie. Il ramassa les rênes et continua sur place l'animal surexcité par la chaleur, la musique, les clairons, les tambours, le rude temps de galop qu'il avait fourni, les hennissements et les piaffements des deux cents chevaux lancés à sa suite.

» Une immense acclamation partit de la foule, des bravos frénétiques se firent entendre quand le Maréchal eut dompté *Snapp* et l'eut ramené dans la ligne droite, face aux tribunes.

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LE SERMENT DES PETITS HOMMES

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime, Frères, parents, amis, et mes ennemis même, Dans le mal triomphants, De jamais voir, Seigneur, l'éte sans fleurs vermeilles, La rage dans oiseaux, la ruche sans abeilles, La maison sans enfants !

VICTOR HUGO.

LA NOURRICE PARASKA.

Dans une rue ordinairement tranquille de la petite ville de Podhazy, en Galicie, plusieurs femmes pénétraient d'empressément et de trouble couraient de porte en porte, se demandant l'une à l'autre et de quart d'heure en quart d'heure :

« Avez-vous vu mon enfant ? — Le vôtre est-il revenu ?

Rt, n'ayant rien à se répondre de consolant, depuis la veille au soir que durait cette enquête, re-

commençaient à courir, se croisant en tous sens, rapides comme des hirondelles qui rasant le sol par un temps d'orage.

La bonne Paraska, nourrice de Léonard, qu'elle cherchait depuis l'aube, ayant marché cinq heures avec l'anxiété d'une nourrice idolâtre de son nourrisson, revenait inondée de sueur. Elle suspendit un moment sa course au bord de la Kropia, rivière agile qui traversait son chemin, et trempa dedans son mouchoir pour laver son visage ; car il était brûlé par le soleil, et par les larmes qui l'empêchaient de percevoir de toute la longueur de ses yeux les haies, les steppes, les bois et les murailles.

Elle avait vu grandir et diminuer son ombre, suivant l'heure, tantôt devant et tantôt derrière elle, comme une personne aussi inquiète qu'elle-même, lui tenant étroite compagnie, s'allongeant à perte de vue ou s'abaissant à croire qu'elle se mettait à genoux dans sa détresse de ne pas rencontrer Léonard.

Ombre et nourrice s'arrêtèrent vainement chez le faiseur de meules, qui laissait souvent Léonard tourner de petites meules à sa taille ; vainement chez le potier, où l'enfant passait de longues heures à façonner de menus plats qu'il faisait cuire et durcir lui-même dans le grand four ; vainement chez le poissonnier d'eau douce, dont les viviers attiraient Léonard, ami passionné des poissons et

de leur élément qui brille ; et enfin chez le charbon et le toijier, qui tenaient Léonard dans des ravissements infinis devant les merveilles qu'il leur voyait créer pour le bonheur du monde.

Tous ces goûts de Léonard, que la nourrice ne manquait pas d'observer, la faisaient songer en elle-même qu'un enfant qui veut apprendre tant de choses est un prodigieux enfant destiné peut-être à se faire roi.

Mais en ce moment elle ne brûlait de l'atteindre que pour le traiter en nourrisson qui lui était encore subordonné.

Ayant roulé ses pas et son âme pour découvrir la trace de l'écolier errant, Paraska vit de loin le vieux Pater-Noster traînant sa jambe enveloppée d'une peau de chèvre, et s'aidant de sa béquille pour aller s'asseoir sous la grande figure de saint Christophe.

Pater-Noster regarda curieusement Paraska et Paraska regarda Pater-Noster ; mais, ayant cette fois tout autre chose en tête que de lui faire l'aumône, elle passa comme une flèche devant lui, se contentant de tirer une courte révérence à saint Christophe et de répondre au salut des cheveux blancs du pauvre qui s'inclinait devant elle :

« Oui, oui ! Dieu vous aide ! »

Puis tout à coup elle songea que le vieux Pater-Noster aimait Léonard qui lui parlait et lui donnait souvent, et qu'il aurait pu le reconnaître partout

s'il l'avait rencontré loin de sa maison.

Elle revint donc vivement jusqu'à l'angle du carrefour où le mendiant faisait halte sur sa béquille.

« Ami Pater-Noster, lui dit-elle, avez-vous vu mon panitch, mon Léonard ? le plus jeune maître de notre maison où vous venez souvent, là-bas, sous les grands sureaux plantés devant ? Je cherche partout mon panitch ; vous ne l'avez donc pas rencontré ? »

Pater-Noster répondit qu'il ne l'avait pas rencontré, et qu'il allait demander à Dieu sa recouvrance avec celle des trois autres enfants que cherchaient les trois autres mères.

Alors il entonna de toute la voix qui lui restait cette belle litanie qui semblait faite exprès pour la circonstance :

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, Misereere nobis !

Paraska, les joues couvertes de poussière, essayant comme elle pouvait la trace des pleurs qui filtraient à travers, se remit à courir au milieu de cette litanie qui l'enivrait et d'un tourbillon de projets qui lui battaient le front comme des ailes.

« Qu'est-ce que je donnerais donc bien à saint Christophe pour qu'il fasse revenir mon panitch ? » se demandait-elle en se tournant de ci de là vers le saint colossal sculpté en saillie dans l'angle du carrefour. Les flots de bois découpés parmi lesquels

Hier a été célébré à l'église Sainte-Clotilde le mariage de M^{lle} Villeneuve-Bargemont avec M. de Villeneuve-Bargemont, son cousin, colonel au 13^e régiment de dragons, en garnison à Compiègne.

Les témoins de la mariée étaient MM. le comte de Durfort de Civrac et le marquis de Châteaurenard; les autres témoins étaient, pour le marié, M. le Président de la République et M. le comte de Maistre.

UN AMI DU PEUPLE.

Les républicains sont les amis du peuple. Chacun sait ça.

A l'appui de cet axiome, voici ce qu'on nous rapporte :

M. Benjamin Raspail, député radical d'Arcueil, un des coryphées du socialisme, vient d'être condamné par le juge de paix de la commune de Villejuif à payer à un simple ouvrier une modique somme qui lui était due pour son travail et sa présence aux obsèques de la fille du patron.

L'ouvrier réclamait en effet le paiement d'une journée qu'il avait complètement sacrifiée sur la demande de M. Benjamin Raspail, qui l'avait prié de balayer les abords de la maison mortuaire et d'assister à la cérémonie funèbre.

On ne comprend pas qu'un monsieur possédant une fortune considérable se fasse traîner devant un magistrat pour quelques sous réclamés à juste titre par un ouvrier; mais la chose semble assez naturelle lorsque ce monsieur s'appelle Benjamin Raspail et qu'il possède une fortune acquise en vendant du camphre pour le soulagement du peuple.

La liste des élèves admis à subir les épreuves orales aux examens de l'École militaire de Saint-Cyr comprend, sur 250 candidats, 132 élèves de l'école des Jésuites de Sainte-Genève, et 39 de leur école de Toulouse. Le premier de ces établissements avait présenté 170 élèves, et le second 50.

CONGRÉGANISTES ET LAÏQUES.

Nous lisons dans la *Gazette de Nîmes* :

Décidément l'enseignement congréganiste peut avoir du bon. Qu'en en juge.

La commission d'examen pour le certificat d'études primaires a tenu sa session à l'hôtel de la Préfecture, les 28 et 29 courant.

Les trois cantons de la ville de Nîmes avaient fourni 96 candidats qui appartenaient :

Écoles mutuelles de la rue Pavée, de l'Oratoire, école annexée à l'École normale, 44 candidats; écoles des Frères des Écoles chrétiennes, 42; écoles des Frères Maristes de Bouillargues et de Milhaud, 10.

63 candidats ont été éliminés après les premières épreuves; les 33 restants ont aussi triomphé des épreuves orales. Ils se répartissent ainsi, classés par ordre de mérite :

Elèves des Écoles mutuelles, numéros 7, 8, 10, 26, 32, 33.

Elèves des Frères des Écoles chrétiennes, numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31.

Elèves des Frères Maristes, numéros 11, 18.

En résumé :

Sur 44 élèves présentés par les écoles mutuelles, 6 ont été reçus; sur 42 élèves présentés par les Frères des Écoles chrétiennes, 25 ont été reçus. Sur 10 élèves présentés par les Frères Maristes, 2 ont été reçus. 3 candidats ont obtenu la note *très-bien*, ce sont les numéros 1, 2, 3, 20; la note *bien*, ce sont les numéros compris entre 4 et 23 inclusivement; 10, la note *assez bien*, ce sont les numéros 24 à 33.

Les municipalités désireuses de sauvegarder les intérêts pécuniaires autant que les intérêts intellectuels de leurs administrés, peuvent voir que leurs intentions sont pleinement remplies lorsqu'elles jugent convenable de confier la jeunesse des écoles à des congréganistes, qu'il est quelque peu de mode aujourd'hui de calomnier et de décrier.

LES AFFAIRES DU VOISIN.

On lit dans le *Catholique* de Dijon :

Depuis cinq semaines on entend répéter sur tous les tons : *Les affaires ne vont pas !* Les grands journaux radicaux de Paris ont lancé le mot; leurs petits frères de province l'ont répété, et maintenant on n'entend que ce cri dans les cafés, dans les magasins et dans les rues.

J'ai voulu tirer l'affaire au clair. Je me suis mis ce matin à visiter tous les commerçants de ma connaissance.

J'aborde mon boulanger :

- Eh bien ! que dit-on des affaires ?
- Oh ! monsieur, les affaires ne vont pas.
- Comment ! vous remarquez cela chez vous ?
- Chez moi, non, au contraire; les farines, grâce au beau temps, ont un peu baissé, le pain est au même prix, et je cuis mes trois sacs chaque jour comme par le passé... mais mes voisins se plaignent.

Je me rends de là chez le marchand de nouveautés le plus rapproché, et je demande un foulard. Le commis du rayon, garçon fort bien mis, étale devant mes yeux les merveilles de l'industrie lyonnaise. Le patron passe près de nous comme par hasard, me salue courtoisement, et, suivant l'usage, m'aide à faire choix de ce dont il désire se défaire. En payant, je profite de l'occasion pour poser ma question :

- Et les affaires, qu'en dites-vous ?
- Ah ! monsieur, ça ne va pas !
- Vraiment, vous remarquez cela chez vous ?
- Chez moi, non, Dieu merci ! j'ai eu ces jours-ci les premières communions, deux ou trois mariages, puis le petit courant, de sorte que j'ai pas mal... mais les voisins se plaignent.

Chez les épiciers, on me chante le même refrain : les affaires ne vont pas !... Seulement nous, nous faisons beaucoup en ce moment, parce que voici venir la saison des fruits, des confitures; on

va partir pour la campagne, et les ménagères font leurs provisions... mais les voisins ! Oh ! les voisins !

Chez les brasseurs, on me dit encore : les affaires ne vont pas ! Seulement nous n'en sommes pas là : les cafetiers nous enlèvent notre bière toute chaude, nous ne pouvons suffire... mais !...

Chez les négociants en vins, chez les liquoristes, on répète aussi : les affaires ne vont pas !... mais comme on boit toujours et plus fort que jamais, nos voyageurs continuent à envoyer des ordres, nous sommes très-occupés, nos caves et nos magasins se vident.

Tout est parti, et les ordres sont en suspens en attendant la récolte nouvelle... mais les voisins se plaignent !

Ainsi de suite, chez le plus grand industriel comme chez le plus petit boutiquier; chacun me répète : les voisins se plaignent, les affaires ne vont pas ! mais moi, personnellement, je n'ai pas lieu d'être mécontent; j'achète, je vends, l'on me paie; mes affaires marchent bien.

Le mot lancé de Paris a fait son chemin, voilà tout. Les affaires vont leur train ordinaire, puisque l'on mange et que l'on s'habille comme par le passé, que l'on boit plus encore et que l'argent circule.

Guerre d'Orient.

La situation militaire en Asie n'a pas subi de changements bien importants. Les derniers combats ont été très-sanglants, paraît-il, pour les deux adversaires. Après le sérieux engagement de Zadekhan (16 juin), les Turcs ont dû se retirer. Les Russes alors se sont avancés vers la montagne et ont hardiment pénétré dans les défilés qui conduisent à Delibaba, où se trouve le camp de l'aile droite turque. Le 21, les Turcs attaquèrent les positions russes, mais sans résultat appréciable.

Le lendemain, nouvelle attaque par les forces turques. Nous n'en savons pas exactement l'issue. Nous croyons pourtant que l'armée du général Tergoukasoff a beaucoup souffert et se trouve dans une position passablement critique.

Peut-être est-ce pour cela que le général Melikoff, parti devant Kars, est venu lui-même commander, le 25, l'attaque du camp de Zevin. Ce combat entre les deux centres, malgré des positions prises et reprises avec vigueur, n'a pas finalement réussi pour les Russes, qui ont dû se retirer sur leurs premières positions.

On ne sait rien du général Heiman, qui devait agir aussi contre Zevin. Le général Melikoff avoue environ 900 hommes tombés.

Tout cela nous fait penser que les renforts envoyés à Moukhtar-Pacha ne manquent pas d'importance.

A Batoum, les tentatives du général Oklobjio n'ont pas eu non plus de succès. Dervich-Pacha a victorieusement repoussé toutes les attaques.

Que devient Bayezid? Les Kurdes cernent-ils encore cette place? La garnison

russe a-t-elle capitulé? On n'en sait rien. Il est pourtant vraisemblable que les Russes sont encore maîtres de la ville.

Maintenant il ne faut pas croire que les insuccès des Russes ont changé leur situation stratégique. Ils gardent leurs positions en face des Turcs et méditent de nouvelles combinaisons. Pour profiter des dernières avantages, Moukhtar-Pacha devrait attaquier les troupes du czar avec vigueur, et par une offensive hardie, les obliger à reculer. Mais peut-être ne le peut-il pas.

Ces jours-ci, des nouvelles contradictoires sur les opérations militaires en Europe et de Constantinople annonçaient des échecs éprouvés par les Russes sur les deux points.

Nous savons depuis longtemps ce qu'il faut croire des dépêches officielles de la Porte; nous avons un nouvel exemple de leur peu de véracité.

Aujourd'hui une dépêche de Saint-Pétersbourg du 4 juillet dément les nouvelles données par Constantinople et dit que le siège de Kars n'est pas levé, comme le prétendaient les Turcs. Il y a eu un mouvement de recul de l'armée du général Loris Melikoff; il y a loin.

Bayazid est en effet bloqué par les Kurdes; mais la place, pourvue d'une bonne garnison, résiste énergiquement.

En Europe, le passage du Danube par de nouvelles troupes continue toujours, aux environs de Simniza. Le pont, qui avait été rompu, a été promptement rétabli, et sert aujourd'hui au transport de la cavalerie et de l'artillerie; l'infanterie passe dans des barques et sur des radeaux.

Sur la rive droite, les Russes construisent une forte tête de pont pour protéger leur passage.

On se bat tous les jours en avant de Sivtova. Les dépêches de ce matin disent que la canonnade ne cesse pas dans cette direction.

Ce qui prouve que l'échec de Biela n'est pas sérieux et qu'il ne s'agit pas dans ce combat que d'une lutte d'avant-postes, c'est que les Russes se sont installés à Ternova. On dit même qu'une forte colonne s'avance vers le défilé de Schipka qui traverse les Balkans. Si cela est vrai, les Russes tentent là un mouvement fort audacieux, car ils accomplissent une marche de flanc et peuvent être coupés par un corps d'armée venant du quadrilatère. Il faut qu'ils se sentent bien fortement appuyés pour oser une pareille opération, toujours dangereuse en face de l'ennemi, ou qu'ils comptent bien sur l'infertie des Turcs.

L'ALLEMAGNE DANS LA QUESTION D'ORIENT.

L'*Opinion* publie sous ce titre une correspondance très-intéressante de Berlin, et les informations qu'elle contient jettent une vive lumière sur la politique orientale de l'Allemagne :

les événements de la rue, à moins qu'ils ne fussent bruyants comme le son de la trompette.

Qui donc aurait pu répondre à cette question des femmes et des pères, renouvelée cent fois depuis l'heure où l'on dîne, par quatre familles qui qui ne dînaient pas :

« Avez-vous vu mon enfant? N'auriez-vous pu le voir passer nos enfants? »

Le repas avait été dans tous ces ménages à l'état de rêve. On s'était regardé sans pouvoir manger.

(La suite au prochain numéro.)

QUAI DE LIMOGES, A SAUMUR.

GRAND MUSÉE ANATOMIQUE

Du Pavillon de la Roche, place du Château-d'Enfer à Paris. — Dr Spitzner.

6,000 pièces et sujets anatomisés font de ce Musée l'établissement le plus complet qui parcoure le monde.

Le Musée est ouvert tous les jours, de 10 h. du matin à 11 h. du soir, pour les hommes seulement ayant 20 ans révolus.

Prix d'entrée : 1 fr.; militaires non gradés, 50 cent.

Dimanche 8 juillet, clôture définitive. Visible pour hommes et dames adultes.

Prix d'entrée : 50 centimes.

il marchait plongé jusqu'aux genoux imitaient assez bien une rivière pour contenter la dévotion des femmes, tandis que le doux Christ, porté sur ses larges épaules du passeur de l'eau, symbolisait pour elles tous les enfants en péril, au nom desquels montaient les prières de leurs parents.

Paraska, continuant à se demander ce qui pourrait toucher un si grand saint, délibéra de lui offrir son collier de corail à huit rangs, ce qu'elle avait de plus beau. Puis elle craignit qu'il n'aimât pas le corail, parce que c'était un vestige de vanité de femme, et cette pensée la fit rougir pour sa jeunesse. Mais quoi ! son doux panitch y avait tant de fois passé ses petites mains blanches du temps qu'elle l'allaitait, Seigneur ! et il en cassait les fils avec une telle joie, le bel ange ! « Il ne courait pas les champs dans ces jours ni dans ces nuits-là, saint Christophe, où je le tenais si bien contre moi ! Mon Dieu, faites-moi donc inventer ce qu'aimerait saint Christophe pour sauver sur ses épaules mon panitch, comme il vous a sauvé, Seigneur ! »

A mesure qu'elle approchait, une idée se levait dans son cœur, et c'était comme une petite lumière au milieu de ce cœur haletant. L'idée disait qu'elle allait peut-être retrouver au logis son jeune maître, tranquillement assis sous les grands sureaux parmi lesquels filtrait une source, et qu'il lui crierait tout à l'heure :

« C'est moi, Paraska, viens ! »

« Comme je vais lui en donner du : C'est moi, Paraska, viens ! pensa-t-elle en agitant en l'air sa main avec courroux, tandis qu'il y avait sur ses lèvres le rire convulsif de la joie mêlée aux pleurs. Ah ! ce n'est pas moi qui lui pardonnerai jamais. Sa mère, je ne dis pas ; elle est si faible dans son adoration, à cause qu'il est blond comme Jésus, et qu'elle est sa mère enfin ; moi je ne suis que sa nourrice, rien que sa nourrice, une pauvre servante ; mais quoi ! la vache noire donne aussi du lait blanc, et il va voir, il va voir ! »

Et ses yeux brûlaient du grand amour que les femmes donnent avec leur lait, avec leurs soins, à l'enfant qui devient leur roi quand elles ont veillé, souffert et vieilli alentour de sa jeune existence.

II.

LA MAISON MATERNELLE.

Léonard n'était pas sous les grands sureaux, et la main irritée de Paraska s'abaissa toute molle et découragée. Ses lèvres sèches ne s'ouvrirent pas pour raconter que personne, ni les gens, ni les moutons, ni les chevaux, ni les maisons questionnées sur son passage, n'avaient pu lui donner aucun renseignement sur Léonard.

Sa figure entière ne montra plus ni espoir, ni courroux, ni animation; elle parut comme couverte

de cendre, et, s'asseyant exténuée de chaleur et d'abattement, elle ne put répondre aux regards ardents de la mère qui l'interrogeait rien que cette seule parole qui disait tout :

« Me voilà ! »

La mère aussi avait dit en rentrant : « Me voilà ! sans lui ! sans rien ! » après avoir erré à travers mille passages connus et inconnus, où sa journée s'était écoulée dans le triste et tendre rêve de la fièvre des mères. On dit que c'est la reine des fièvres.

Pour lors, cette mère regardait le soleil rouge qui descendait au milieu des vapeurs de l'horizon; elle le regardait fixement comme pour le retenir au-dessus des montagnes et des hauts arbres lointains qu'il inondait de lumière.

Ce départ, splendide et calme pour toute la nature, n'en disait pas moins adieu; et pour la mère de l'enfant absent, c'était le désespoir si l'enfant ne rentrait pas avant la nuit.

Les autres femmes étaient revenues effarées comme elle, une par une, sans les fuyards échappés tous quatre ensemble de l'école, dont ils n'avaient touché le seuil au matin de la veille que pour y prendre l'essor et la clef des champs, l'ayant choisi comme point de ralliement pour leur audacieuse équipée. Ils s'étaient envolés à l'heure où toutes les maisons affairées dans les soins domestiques ne voyaient ni n'entendaient

« La position du prince de Bismark », écrit le correspondant de la feuille italienne, est très-difficile : on ne trouve la preuve dans les amabilités que la presse officieuse fait de temps en temps à la Russie. Aucun fait positif ne démontre jusqu'à ce jour que ces amabilités ne soient point sincères, mais il y a dans l'air quelque chose qui nous dit : il y a de l'artifice dans ces manœuvres, il y a de secrets contrastes qui ne supportent pas la lumière du soleil.

« Je ne crains pas de me tromper en affirmant que dans ces contrastes occultes le pays prend parti pour le prince de Bismark. Tout le monde sait ici les puissances, je dirai même les invincibles sympathies qui unissent l'empereur Guillaume à la maison impériale de Russie, et, par conséquent, à la politique russe. Le prince de Bismark respicte ces sentiments. Mais d'autre part, le chancelier, en dépit de son dévouement à la monarchie, a prouvé plus d'une fois qu'il saurait vaincre toute hésitation lorsqu'il s'agit de choisir entre les intérêts et les sympathies dynastiques d'un côté, et la politique nationale de l'autre.

« La grande question est de savoir si la politique nationale allemande a un véritable intérêt à suivre la Russie et si elle entend faire cause commune avec celle-ci, soit par les armes, soit par une médiation lorsque l'heure sera venue. Je ne le crois pas, et c'est aussi l'avis de plusieurs hommes politiques, qui sont persuadés que les agrandissements de la Russie et la puissance toujours croissante de l'empire slave sont directement opposés aux intérêts de l'Allemagne.

« Je vous disais plus haut que personne ne peut pénétrer dans les secrets du prince de Bismark ; mais cela n'empêche pas qu'on puisse trouver dans le milieu politique qui nous entoure quelque reflet de sa pensée. Et bien ! tout le monde croit que le prince de Bismark a déjà fixé à cette heure la ligne de conduite qu'il veut suivre, et qui dépend désormais de l'attitude de la France et de l'Autriche.

« L'Allemagne n'a été jusqu'à ce jour que simple spectatrice du drame oriental, et je crois qu'elle gardera ce rôle longtemps encore. L'heure n'est pas encore venue pour que l'Allemagne se décide à faire entendre sa grosse voix.

« Mais l'Allemagne est préparée à tous les événements ; dans l'état actuel de l'Europe, la guerre ne peut avoir d'autre résultat que de rendre le commerce, en Allemagne, encore plus languissant, et l'Allemagne aurait peut-être un intérêt politique et économique à couper court, à un moment donné, aux événements qui se passent sur le Danube, et qui menacent déjà d'entraîner l'Autriche, laquelle peut-être entrera trop tard en jeu et ne manquera pas de se trouver engagée dans des dangers aussi graves qu'inattendus. »

Chronique Locale et de l'Ouest.

Le *Messenger d'Indre-et-Loire* donne des conseils qui peuvent s'adresser à tous les départements. Il dit, avec raison, qu'il n'y a plus de temps à perdre :

« Le devoir de tous les hommes honnêtes, de tous les hommes d'ordre, de tous les conservateurs en un mot, est donc de s'organiser pour la résistance et la lutte. Il n'y a plus d'illusions possibles ou permises, la lutte est engagée et notre premier devoir est de nous organiser.

« Beaucoup de départements n'ont encore rien fait.

« Les honnêtes gens sont, jusqu'à présent, restés dans leur indifférence, leur apathie et leur torpeur, il faut qu'ils sachent sortir : il faut que toutes les forces conservatrices soient réunies et dirigées par un grand comité conservateur, et c'est à la formation de ce comité que nous devons tous travailler. Certes, dès le lendemain du 16 mai, il aurait dû se former ; mais, pour certains, la dissolution n'était pas imminente, et l'on pouvait croire que les choses traîneraient en longueur. Ce n'est plus cela : il faut

« Rien n'est facile comme la formation et l'organisation du comité de l'ordre. Lorsque, dans notre département, les sénateurs sont conservateurs, c'est à eux qu'appartient l'initiative de cette formation ; ils ont qu'à réunir un petit nombre d'honnêtes gens, dix, par exemple, dont la situation et l'honorabilité s'imposent. Ces dix premiers s'appelleront dix autres ; les vingt

en appelleront vingt autres ; les quarante s'appelleront quarante autres, et ainsi de suite. On arrivera de la sorte à grouper 450 ou 200 personnes représentant tout ce que notre département renferme de plus honorable et de plus dévoué aux vrais intérêts du pays.

« Il ne faut pas se faire illusion, la lutte sera ardente : nos ennemis depuis longtemps ont su se discipliner et s'organiser ; les honnêtes gens n'ont jamais pu le faire. La situation est assez grave, cependant, pour leur imposer cet effort et ce devoir ; et nous avons la conviction que, s'ils le veulent, la victoire leur appartiendra dans notre département.

« A l'œuvre donc ! il n'y a plus une faute à commettre, il n'y a plus une minute à perdre. »

Nous le répétons, ces conseils sont applicables à tous les autres départements.

Ainsi qu'on l'a annoncé, par décision du ministre de la guerre, des militaires pourront être mis, cette année, à la disposition des cultivateurs qui en feront la demande pour les travaux de la moisson.

Les cultivateurs seront tenus de payer aux soldats qu'ils emploieront une somme variant de 4 fr. 50 à 2 fr. 40, suivant les régions.

CONCOURS DE POULINIÈRES ET POULICHES.

Par arrêté de M. le préfet de Maine-et-Loire, des primes pour encouragement à l'élevage du cheval seront distribuées, en 1877, aux propriétaires et cultivateurs qui présenteront les plus belles juments poulinières et pouliches non tracées.

Ces distributions de primes auront lieu ainsi qu'il suit :

A Baugé, le lundi 4^e octobre à midi, pour les propriétaires et cultivateurs de cet arrondissement et de la partie de l'arrondissement de Saumur située au nord de la Loire ; — à Segré, le mercredi 3 octobre à midi, pour les propriétaires et cultivateurs de cet arrondissement ; — à Chemillé, le jeudi 4 octobre à midi, pour les propriétaires et cultivateurs de l'arrondissement de Cholet, et de la partie de l'arrondissement de Saumur située au sud de la Loire ; — à Angers, le samedi 6 octobre à midi, pour les propriétaires et cultivateurs de cet arrondissement.

Néanmoins, les propriétaires et cultivateurs de tout le département pourront présenter leurs animaux à l'un des concours désignés ci-dessus, à leur choix. Toutefois, le jury se réserve, dans ce cas, le droit de primer, à mérite égal, les animaux appartenant à la circonscription où la distribution a lieu.

Les juments, poulains et pouliches devront être amenés à huit heures du matin, à Angers, dans la cour du dépôt d'étalons ; à Baugé, Chemillé et Segré, à la même heure et dans les lieux qui seront désignés par l'autorité locale.

A midi, le jury se réunira pour procéder à l'examen des juments et pouliches qui auront été inscrites en temps utile.

M. du Chaylard, sous-préfet de Pont-l'Évêque (Calvados), est nommé sous-préfet de l'arrondissement de Châteauvieux (Mayenne), en remplacement de M. Rivaud.

Tours. — Par décret en date du 2 juillet 1877, le Lycée de Tours a été élevé de la 3^e à la 2^e catégorie.

— Les obsèques de M. de Lorme, intendant militaire du 9^e corps, ont eu lieu mardi matin, à Tours. M. de Lorme a succombé aux suites d'une affection de cœur. Les honneurs militaires lui ont été rendus avec le cérémonial accoutumé. Un grand nombre d'amis et de parents suivaient le cortège.

Nous trouvons dans le *Journal du Morbihan* les détails suivants sur un empoisonnement dont les journaux de la Bretagne ont déjà entretenu leurs lecteurs :

« Un fait grave et qui a vivement impressionné l'opinion publique, s'est produit à Lorient :

« Le 16 juin, à 5 heures 1/2 du matin, deux matelots de la division, dont un quartier-maître, achètent de la charcuterie dans un magasin de la ville ; ils en consomment une partie le jour même, et placent en réserve, dans un coffre, ce qui reste ; ils n'éprouvent aucune indisposition. Le dimanche matin, 17 juin, ils mangent cette réser-

ve, et sont rapidement sous le coup de symptômes graves ; transportés à l'ambulance, le matelot Le Coat expire au bout de dix heures d'atroces souffrances ; son compagnon a pu être sauvé.

« Que s'était-il passé ? Assurément le voici :

« Au moment de l'achat, cette charcuterie était saine, puisqu'elle n'a occasionné aucune indisposition, pendant plus de vingt-quatre heures.

« Mais un violent orage éclate dans la soirée du samedi, 16 juin, et il n'est pas douteux que, sous son influence, se soit produite cette altération spéciale, peu connue d'ailleurs, propre aux préparations de charcuterie.

« Mais laissons la parole à M. le docteur Mauger, directeur du service de santé :

« Les symptômes présentés à l'ambulance par le matelot Le Coat et son compagnon, les renseignements qu'ils ont fournis ; le résultat de l'autopsie de Le Coat ; l'analyse faite au laboratoire de chimie, qui a démontré qu'il n'existait aucune trace de poison minéral ou végétal, me font conclure à un empoisonnement septique, par de la viande altérée. »

« Etant chargé de la surveillance de la boucherie et des comestibles, nous étions vivement préoccupé de ce fait, et nous crûmes devoir solliciter auprès de M. le directeur du service de santé, des renseignements et des conseils que ce haut fonctionnaire a bien voulu nous transmettre ; nous prions M. le docteur Mauger de vouloir bien recevoir ici, l'expression de notre profonde gratitude.

« En conséquence de ce qui précède, M. le docteur Mauger apprécie qu'il y aurait lieu de recommander un usage modéré de la charcuterie, pendant la chaleur orageuse ; l'emploi de viande parfaitement saine pour la préparation de toute espèce de charcuterie, et enfin ne préparer celle-ci qu'en petite quantité à la fois, afin qu'elle puisse être vendue dans le cours de la journée, et qu'il n'en demeure pas en magasin pendant la nuit, exposée aux chances d'une putréfaction rapide et funeste. »

« Un tel conseil, émanant d'une source aussi autorisée, sera entendu des habitants de Lorient, et dès à présent, la simple prudence commande la plus grande circonspection dans l'usage des viandes et surtout des préparations de charcuterie. »

La petite nouvelle intitulée : *LE SERMENT DES PETITS HOMMES*, que nous publions en feuilleton et qui est la propriété de *Magasin pittoresque*, a pour auteur M^{me} Desbordes-Valmore, un nom bien cher à tous ceux qui aiment la poésie et la vraie sensibilité.

Faits divers.

Un télégramme de Châlons-sur-Saône nous apporte la grave nouvelle d'une épouvantable explosion qui s'est produite avant-hier soir au Creuzot.

Dans l'atelier de fabrication d'acier Bessemer, la rupture d'un anneau convertisseur a déterminé l'écoulement de 8,000 kilos de matière incandescente s'échappant à flots des moules dans une fosse remplie d'eau.

L'explosion qui en est résultée a emporté 30 mètres de toiture et causé à plusieurs ouvriers les plus graves blessures.

On parle de huit ouvriers blessés sérieusement ; on annonce la mort de deux ouvriers.

Mercredi est arrivé à la halle au blé de Paris le premier sac de farine de blés nouveaux.

Les blés ont été récoltés dans les plaines d'Arles, et la farine provenant de ces blés a été achetée par un boulanger de la rue du 4 Septembre.

On lit dans le *Soleil* :

Un spectacle bizarre a été offert mercredi matin aux passants, boulevard Saint-Michel.

Cinq cents jeunes gens environ ont descendu le boulevard, rangés sur une seule file, le second ayant les mains sur les épaules du premier, le troisième sur celles du second, et ainsi de suite jusqu'à la fin ; ils sont passés ensuite sur le quai des Grands-Augustins et le Pont-Neuf ; arrivés là, ils ont fait le cercle autour de la statue

d'Henri IV, et se sont rendus enfin chez la mère Moreau, la liquoriste bien connue.

Tout cela a été fait avec un grand silence et un sérieux imperturbable ; nous avons appris que ces jeunes gens sont des candidats à l'École polytechnique ; ils venaient de passer leur examen écrit.

On enterrait, dit *Paris-Journal*, il y a huit jours, à Flines (Nord), un garçon boucher, mort à la suite d'une courte maladie. Ce jeune homme possédait un chien *bouledogue*. Pendant toute la durée de la maladie de son maître, on ne put le chasser de sa chambre ; il s'était pelotonné près du lit et restait là, refusant toute nourriture. Quand, après la cérémonie des funérailles, on se rendit au cimetière, il suivit le convoi, et ce ne fut qu'avec grande difficulté qu'on put le faire sortir du cimetière.

Quelques jours après, le sieur D..., fossoyeur, alla creuser une tombe ; quel ne fut pas son étonnement de voir un trou large d'environ un mètre au milieu de la tombe du jeune boucher, qu'il se rappelait bien avoir comblée ! D... s'approche et aperçoit dans le trou le chien fidèle du défunt. Saisi de pitié pour le pauvre animal, il avertit les parents du mort, qui ramenèrent le chien à leur domicile, il y a cinq jours. Mais il refusa toute nourriture et mourut.

Tué par les abeilles. — Le sieur Chauvaut (Jean) plaçait dans son jardin, à Montigny, un des jours de la semaine dernière, des abeilles que son fils lui apportait d'un village voisin. Les abeilles parvinrent à s'échapper du bocal où elles étaient enfermées, et l'essaim tout entier fondit sur le malheureux qui s'enfuit alors en poussant des cris déchirants. Il se réfugia dans l'écurie et se roula sur la paille pour se débarrasser des abeilles qui s'étaient attachées après lui.

Lorsqu'on vint à son secours, on le trouva étendu et ne donnant plus signe de vie. Chauvaut était mort.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Chronique Financière.

Bourse du 5 juillet 1877.

L'ouverture s'est faite un peu en hausse sur le 3 0/0 et aux environs des derniers cours d'hier sur le 5 0/0 ; l'arrivée des dépêches de Londres annonçant la réduction de l'escompte de la Banque d'Angleterre à 2 1/2 0/0 et apportant les Consolidés en hausse de 1/4, a provoqué quelques demandes ; on a monté à 70.85 sur le 3 0/0 et à 107.52 1/2 sur le 5 0/0. Les acheteurs ont profité de ces cours élevés pour réaliser et la clôture s'est faite au prix du début avec une nuance de faiblesse. Le bilan de la Banque de France constate, comme celui de la Banque d'Angleterre, le ralentissement des affaires commerciales. Le portefeuille a subi une nouvelle diminution de 17 millions 1/2. Les besoins de l'échéance du juillet ont réduit les comptes courants particuliers de 74 millions. Les recettes générales ont augmenté leurs demandes. Elles ont acheté 8,000 fr. de rentes 3 0/0 et 32,000 fr. de rentes 5 0/0 ; est-ce l'argent des coupons qui commence à arriver à la Bourse ? Les actions de la Banque de France étaient faibles à 30.55. La Banque de Paris était demandée à 968.75, hausse marquée sur le Crédit foncier à 662.50. Les fonds d'Etat étrangers finissent à peu près comme hier. Il en est de même des actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer. Un peu de hausse sur le Crédit mobilier espagnol et les chemins de fer autrichiens.

(Correspondance universelle.)

Nous appelons l'attention particulière de nos lecteurs sur les nouvelles PRIMES GRATUITES offertes par *l'Univers illustré*. Toute personne qui s'abonne pour un an, à partir du 1^{er} juillet prochain, ou renouvelle son abonnement pour la même période, a le droit de recevoir, dans les bureaux du journal, LE LIVRE D'UNE MÈRE, par Louis Ulbach, édition de grand luxe, sur papier vélin, formant un volume in-8^o, imprimé par J. Claye, avec une ravissante eau-forte par E. Hédouin ; élégante reliure anglaise, tranche dorée et fers spéciaux. Cet ouvrage est un des plus grands succès que la littérature française ait enregistrés depuis longtemps, succès des mieux justifiés, car il est rare de trouver, présentés sous une forme attrayante et familière, une morale aussi pure et des sentiments aussi délicats. — Les personnes qui posséderaient déjà le LIVRE D'UNE MÈRE pourront recevoir, comme prime de l'abonnement d'un an, deux des œuvres les plus admirables de la littérature contemporaine : LES NOUVELLES CONFIDENCES et GENEVIÈVE, HISTOIRE D'UNE SERVANTE, par Lamartine ; deux volumes grand in-8^o, édition de luxe sur papier vélin. — Voir dans le numéro que *l'Univers illustré* publie cette semaine les conditions relatives à l'envoi de la prime dans les départements et à l'étranger, ainsi que l'indication de la prime gratuite attribuée aux abonnements de six mois.

Abonnements : Paris et départements, un an, 22 fr. ; six mois, 11 fr. 50 ; trois mois, 6 fr. Pour l'étranger, les taxes postales en sus. — Bureaux : 3, rue Auber (place de l'Opéra).

Sommaire du MAGASIN PITTORESQUE (juin 1877), à 60 centimes par numéro mensuel — Quai des Grands-Augustins, 29, à Paris.

Texte.

Les Bois en hiver. — Inscriptions funéraires des anciens Egyptiens. — Une Joie d'enfant. — Une Fabrique de cartes à Paris au dix-septième siècle. — Fabrication des cartes à jouer. — Mes Jours de fête (suite). — Qui vaut le mieux? — Observation relative aux ouvriers employés dans les diverses industries. — Un phénomène. — Petit appareil pour couper les coquilles d'œuf. — Hubert Robert. — La Vie sincère (suite). — La Bijouterie chez les Kabyles. — Dinard (Ille-et-Vilaine). — Mémoires du chanoine Schmid (fin). — Une Recette. — Le Musée des antiquités de Bruxelles. — La Navigation sur le Nil. — Etudes céramiques : les Manufactures de Lorraine. — Les Phosphorites, littérature suédoise. — Une Mascara de Lény-Lénapes. — Quelques Préceptes de diction. — Bibliothèques des équipages de la flotte. — Le Pâturage dans les Alpes. — La Statue de Van-Dyck, à Anvers. — La Population de la terre. — Le Pays aux roses. — La Morale et le droit. — Le Gros-Bec foudi. — Le Munia tacheté. — Des Collections géologiques. — La Guirlande de Méléagre. — Patois de France. — La Pêche sans le pêcheur. — La Maison des Bozériaux. — Jean de Doyat. — Combien d'étoiles et de planètes voit la Terre (fin). — Palais; Pâturage à brebis. — Anciennes Salines contre les meuniers. — La Moustache de Juan de Castro. — Bénédictin de l'église de l'abbaye de Saint-Taurin, à Evreux.

Gravures.

Une Coupe de bois à Senlis (Seine-et-Oise), tableau par Pelouse. — Une Fabrique de cartes sous Louis XIV, peinture de la gouache. — Appareil pour couper la coquille des œufs à la coque. — Esquisse par Hubert Robert. — Les Chercheurs de marne dans l'anse de Dinard, tableau par Zuber. — Triptyque en vermeil du douzième ou du treizième siècle. — Un Jour de calme sur le Nil, peinture par

Frédéric Bridgman. — Fences de Bellevue; fabrication moderne. — Le Savetier sifflant son sonnet, terre cuite de la fabrique de Bellevue. — Alpes sauvages du Leefeld, canton d'Unterwalden. — La Statue de Van-Dyck, à Anvers, par Léonard de Cuyper. — Le Gros-Bec de Madagascar et son nid. — Le Munia tacheté et son nid. — Outils du géologue. — La Pêche sans le pêcheur. — Une scène de village, tableau de Henri Girardet. — La Terre vue de Mars. — La Terre vue de Jupiter. — Saturne. — Bénédictin du treizième siècle dans l'église de Saint-Taurin, à Evreux.

Refusez les contrefaçons.
N'acceptez que nos boîtes en fer blanc, avec la marque de fabrique Revalescière Du Barry, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE
Du BARRY, de Londres

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités; ballonnement, palpitations, diarrhée, dysenterie, gonflement, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraines, surdité, nausées, et vomissements après repas ou en grossesse, douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dardes, éruption, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe,

rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fébrile en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydro-pisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est, pour élever les enfants, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermi les chairs des personnes affaiblies ou hémorrhagées. Quatre fois plus nutritive que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. — 88,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse de Castellan, de la duchesse de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc.

N° 49,842 : M^{me} Marie Joly, de cinquante ans de constipation, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatos, spasmes et nausées. N° 46,270 : M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années. — N° 46,210 : M. le docteur-médecin Martin, d'une gastralgie et irritation d'estomac qui le faisait vomir 15 à 18 fois par jour pendant huit ans. — N° 46,218 : le colonel Watson, de la goutte, névralgie et constipation opiniâtre. — N° 18,744 : le docteur-médecin Shorland, d'une hydropisie et constipation. — N° 49,522 : M. Baldwin, de l'épuisement le plus complet, paralysie de la vessie et des membres, par suite d'excès de jeunesse.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière enlèvent toute irritation et toute odeur fébrile en se levant ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou

boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 60 francs. — La Revalescière chocolatée rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus épuisés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco.

Le chocolat le plus pur est

La Perfection de Chocolat Du Barry.

Prix : 1/4 kil. sans vanille, 1 fr. 90 c.; avec vanille, 2 fr. 40 c., déposé des germes et de tout irritant, il est plus agréable, plus digeste et autorise la preuve de sa parfaite pureté. — Tout chocolat qui s'épaissit est falsifié d'amidon ou de sucre indigène. — Dépôt à Saumur, chez M. GONDRAND, rue d'Orléans, n° 26, successeur de M. TEXIER, M. NORMANDINE, rue de Jean; M. J. RUSSON, quai de Limoges, et chez les bons pharmaciens et épiciers. — BARRY et C^o, 26, place Vendôme, et 8, rue Cassini, Paris.

CHEMIN DE FER DE POITIERS

Service d'été, 11 juin 1877.

Départs de Saumur :		Arrivées à Poitiers :	
6 h. 20 m. matin.		10 h. 30 m. matin.	
11 — 20 —		4 — 30 — soir.	
1 — 30 — soir.		9 — 7 —	
7 — 40 —		11 — 41 —	
Départs de Poitiers :		Arrivées à Saumur :	
5 h. 50 m. matin.		9 h. 40 m. matin.	
10 — 45 —		3 — 10 — soir.	
12 — 30 — soir.		7 — 33 —	
6 — 15 —		11 — 20 —	

Tous ces trains sont omnibus.

P. GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 5 JUILLET 1877.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				
Dernier cours.	Hausse	Baisse.	Dernier cours.	Hausse	Baisse.	Dernier cours.	Hausse	Baisse.
3 %		05	Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.	658 75	0 25	Canal de Suez	672 50	0 50
4 1/2 %		02	Soc. gén. de Crédit industriel et	640	0 50	Crédit Mobilier esp.	513 75	0 75
5 %		02	com. 125 fr. p.	196 25	0 25	Société autrichienne	478 75	1 25
Obligations du Trésor, t. payé.			Crédit Mobilier	460		OBLIGATIONS.		
Dép. de la Seine, emprunt 1857			Crédit foncier d'Autriche	450		Orléans	332	
Ville de Paris, oblig. 1855-1860		50	Charentes, 500 fr. t. p.	197 50	0 50	Paris-Lyon-Méditerranée	348 50	
1865, 4 %		512	Est	620	1 25	Est	348 25	
1869, 3 %		394	Paris-Lyon-Méditerranée	1015		Nord	330	
1871, 5 %		378	Midi	787 50	0 50	Ouest	327 50	
1875, 4 %		495	Nord	432 50	0 50	Midi	323	
1876, 4 %		485	Orléans	1045 75	0 25	Charentes	327 50	
Banque de France		3070	Ouest	693 75	0 25	Vendée	139	
Comptoir d'escompte		677 50	Vendée, 500 fr. t. p.			Canal de Suez	532 50	
Crédit agricole, 300 f. p.		330	Compagnie parisienne du Gaz	1390				
Crédit Foncier colonial, 300 fr.		375	C. gén. Transatlantique	470	0 50			

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

GARE DE SAUMUR

(Service d'été, 5 juin 1877)

DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.

3 heures	8 minutes du matin, express-paquet.
6 — 45 —	(s'arrête à Angers)
9 — 1 —	omnibus-matin.
1 — 36 —	soir.
4 — 10 —	express.
7 — 15 —	omnibus.
10 — 37 —	(s'arrête à Angers)

DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.

3 heures	26 minutes du matin, direct-matin.
8 — 31 —	omnibus.
9 — 40 —	express.
12 — 40 —	soir, omnibus-matin.
4 — 44 —	omnibus-matin.
10 — 28 —	express-paquet.

Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 10 h.

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

ADJUDICATION

A Saumur, en l'étude de M^e CLOUARD, Le dimanche 22 juillet 1877, à midi,

1^o D'une maison et de 13 ares 75 centiares de jardin et vignes, à Saumur, route de Varrains, affermés à M. Louis Guérin. Mise à prix 4,500 fr.
2^o Et de 90 ares 7 centiares de terre labourable avec rangées, aux Champs-Girault commune de Villeberrier, affermés au sieur Tranchant. Mise à prix 4,500 fr.
S'adresser, pour tous renseignements, à M^e CLOUARD. (351)

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE

A L'AMIABLE,
1^o MAISON, à Saumur, rue Saint-Jean, n° 59, occupée par M^{lle} Bertuit, fleuriste.
2^o MAISON, à Saumur, levée de Nantilly ou rue Saint-Lazare, et rue Fardeau, n° 25; remise, écurie, et jardin avec kiosque; entrée en jouissance : 24 juin 1877.
On louerait au besoin cette dernière maison.
S'adresser à M^e CLOUARD, notaire.

A VENDRE

Dix-huit Noyers, trois Cormiers, un Châtaignier.
S'adresser, pour les visiter, aux fermes de Mesanger et de la Rubardière, sises commune de Blou, et, pour traiter, à M. HARRY VIGER, aux Poiriers, commune de Neuillé.

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

A LOUER

De suite, en totalité ou par parties, **GRANDE MAISON** Située à Saumur, rue d'Orléans, n° 55.

Cette maison comprend un vaste magasin sur la rue d'Orléans, porche, cour, remises, écuries, entresol, premier et deuxième étages, greniers et terrasse; plusieurs caves, lieux à l'anglaise; tous les appartements sont parquetés.
S'adresser à M. CHEVALIER, propriétaire à Saumur, rue d'Alsace, ou à M^e CLOUARD, notaire. (190)

A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine, **APPARTEMENT** Rue du Marché-Noir. S'adresser aux bains. (908)

A LOUER

PRÉSENTMENT, **UNE MAISON** Rue Saint-Jean, Pouvant servir à toute espèce de commerce. Sans communauté. S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

D'OCCASION, **LE THÉÂTRE DE LA POUPEE** MODELE, avec plusieurs décors en bon état. S'adresser au bureau du journal.

MM. CHANLOUINEAU et MAURICE demandent une demoiselle pour le rayon de mercerie.

M^e MAURICEAU, huissier à Saumur, demande un clerc.

Un ménage demande une place, la femme comme cuisinière et le mari comme cocher et jardinier. Bonnes références. S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE UN CLERC au courant d'une étude de notaire. Bons appointements. S'adresser au bureau du journal.

DÉPOT DES FORGES DU BERRY

SPÉCIALITÉ DE FILS GALVANISÉS Pour Vignes.

M. L. GIRARD, marchand de fer, place de la Bilange, à Saumur, prévient le public que, dépositaire des forges du Berry, il cotera le fil de fer galvanisé comme suit : N° 16..... 60 fr. les cent kil.

M. RIELLANT ET SA FILLE

Chirurgien et Mécanicien Dentiste, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 17, à Saumur, Maison Beurois,

Fait toutes les opérations qui ont rapport à son art.

Sa longue expérience est une sécurité pour les personnes qui s'adressent à lui.

LAGALL DENTISTE A SAUMUR

Quai de Limoges, 70, Elève de M. Victor LANGERON, CHIRURGIEN-DENTISTE A BORDEAUX.

Reçu par la Faculté de Médecine de Montpellier.

SOINS DE BOUCHE EXCEPTIONNELS EN TOUS GENRES EXTRACTION DES DENTS

Prothèse dentaire et Redressement des Dents aux Émailles. M. LAGALL est constamment chez lui et se rend à domicile. Le cabinet est ouvert de 7 heures du matin à 8 heures du soir, quai de Limoges, 70, à Saumur.

FABRIQUE DE TREILLAGES EN TOUS GENRES.

FANT

9, rue Saint-Nicolas, à Saumur.



BIBERON POMPE MONCHOVAT

Fonctionnant aussi bien que le sein de la mère (garanti) Le seul où le lait monte constamment, sans jamais redescendre et avec lequel l'enfant boit sans aucun effort. Fabrique à Laon (Aisne). Dépôt général à Paris, rue de Joux, 7, Pharmacie Centrale de France. Se méfier des nombreuses contrefaçons et ne pas confondre avec les Biberons à pompe-bouteilles.

Se trouve à Saumur, chez M. NORMANDINE, pharmacien, ainsi que dans toutes les bonnes pharmacies et principaux marchands de Biberons.

AMER PICON

SAUMUR, imprimerie de P. GODET.